

l'enfant, il avait la haute main sur l'éducation : à lui d'agir. D'ailleurs, il n'était pas question de mettre tout de suite ce projet à exécution. On essaierait encore de l'externat jusqu'à Pâques.

—Entends-tu? jusqu'à Pâques! dit le grand-père à Alban d'une voix terrible.

—Jusqu'à Pâques! lui répéta sa mère dans un soupir qui, s'il l'eût interprété, voulait dire: Oh! travaille, je t'en prie, pour rester avec moi.

Mais Alban était décidé à ne rien comprendre.

Ce fameux bulletin jeta une ombre sur les vacances du jour de l'an. Il ne fut question d'aucune distraction, on ne réunit pas les amis de l'enfant, et on refusa pour lui toutes les sociétés. Il y fut peu sensible; le fait d'être en vacances, c'est-à-dire de ne pas aller en classe, suffisait à son bonheur. Ne rien faire, c'était la plus grande récompense qu'on pût lui offrir.

Malgré tout, il était plus triste que de coutume.

—C'est mon sermon, pensait le grand-père.

—Ce sont mes larmes, se disait la mère; et ils attendaient anxieux la reprise des classes, espérant qu'une bonne résolution allait porter Alban à se mettre au travail. Le quatre janvier, jour où finissait le congé, l'enfant partit cependant sans entrain pour la classe. Il y mettait même si peu d'empressement que son grand-père, aussi prompt à s'alarmer qu'à espérer, eut la crainte qu'il ne fit l'école buissonnière; et, sortant après lui, il le suivit.

Alban prit la route du lycée, mais, à ne pas s'y méprendre, il n'était pas pressé d'arriver; il s'arrêtait pour regarder une voiture, flânait devant les magasins, s'attardait devant les murs placardés d'affiches. Une surtout le retint si longtemps, que son grand-père impatienté s'apprêtait à fondre sur lui et à le conduire au collège, quand il se décida enfin à continuer sa route; et le vieillard, qui le suivait toujours, le vit entrer au lycée.

Comme il reprenait la route de la maison, il voulut voir quelle était l'affiche qui avait captivé Alban, et quelle ne fut pas sa joie en constatant que son petit-fils avait bel et bien lu jusqu'au bout, et relu—il en avait pris le temps—l'avis par lequel les maîtres de tout l'arrondissement conviaient les nouvelles générations à l'instruction obligatoire!

Il rentra presque en courant, monta ses trois étages sans s'arrêter, et, sans reprendre haleine, bien qu'il fût un peu essoufflé, il dit à sa belle-fille:

—Le travail se fait dans sa tête, le sérieux vient, je l'ai vu plongé dans la lecture d'un acte officiel sur l'instruction.

Pauvre grand-père! ce qu'il n'avait pas vu, c'est qu'au-dessus de l'acte officiel était placardée une mirobolante affiche de cirque.

Alban, qui n'avait vu que l'affiche de cirque, était

rentré en classe l'esprit rempli d'idées qui n'étaient pas compatibles avec le travail.

—Quelle belle vie que d'être clown! pensait-il: n'avoir d'autre occupation que d'amuser le public en s'amusant soi-même! ou bien être gymnasiarque, un jeu! ou écuyer, un plaisir! Quel malheur pour moi de n'être pas né chez des saltimbanques! l'obéissance m'aurait été facile, tandis que maman et grand-père se liguent pour me demander ce qui me coûte le plus.

—Pour être clown, il n'y a pas besoin de naître dans un cirque, murmura au fond de lui-même la voix du mauvais conseil. On peut s'enrôler dans une troupe.

Il sourit intérieurement à cette idée; mais la pensée de sa mère lui vint. Elle ne donnerait jamais son consentement!

—A quoi bon le consentement? reprenait la voix tentatrice, tu peux t'en passer; les saltimbanques ne sont pas scrupuleux en affaires, et ils ne légaliseront pas ton engagement sur papier timbré.

Alban, qui était dans une triste passe, puisqu'il n'avait d'autre perspective que de travailler ou d'être mis pensionnaire, jugea que le moyen était trouvé de conquérir sa liberté. Il fit taire tout sentiment qui pouvait s'appeler remords, et, séance tenante, pour n'y plus revenir, il écrivit sur une page de son cahier de copie cette lettre destinée à rassurer ses parents sur son sort:

“Ma chère maman et mon cher grand-père, vous m'avez souvent dit qu'il fallait avoir une vocation. La mienne ce n'est pas le travail, c'est d'être clown, et je me félicite: ne vous inquiétez pas de moi, je reviendrai quand j'aurai fait fortune.

“Votre petit Alban qui vous embrasse.”

Ce mot mis à la poste ne fut distribué que le soir; on se figure donc facilement l'affolement de la mère et du grand-père quand l'enfant ne vint pas déjeuner et qu'ils se furent assurés qu'il n'était pas allé à la classe du soir; mais cet affolement ne se calma guère quand ils reçurent la missive qui leur apprenait la décision d'Alban. Non certes qu'ils craignissent que tout fût perdu pour l'avenir, et qu'Alban eût à jamais jeté par-dessus les moulins ses cahiers d'écolier; ils pouvaient espérer que ce n'était qu'une lubie, une boutade dont on viendrait facilement à bout; mais retrouveraient-ils jamais l'enfant? Il venait d'y avoir dans leur quartier une foire dont les dernières baraques devaient disparaître le jour même; si Alban s'était engagé dans une de ces baraques, le saltimbanque auquel il aurait été s'offrir n'aurait pas manqué une si belle occasion; il aurait gardé ce gamin de huit ans, bien découplé, plein de bonne volonté, et il se serait encore plus hâté de quitter la place afin d'échapper aux recherches.

Aussitôt la lettre reçue, le grand-père et la mère

(A suivre sur la page 26)